

Buffon, homme des Lumières

1. Un lieu

« Quelle palpitation de joie me saisit lorsque j'aperçus de loin la tour de Montbard, les terrasses et les jardins qui l'environnent ! [...] Je cherchais le château de tous mes yeux. Je n'en avais pas assez pour voir la dernière demeure de l'homme célèbre auquel j'allais parler. » C'est ainsi que s'exprime l'avocat Marie-Jean Héroult de Séchelles, député et futur conventionnel, quand, en 1785, alors qu'il est âgé de vingt-six ans, il entreprend de rendre visite à l'intendant du jardin du Roi, l'illustre auteur de l'*Histoire naturelle*, le comte de Buffon.

Le château, celui des ducs de Bourgogne, n'existe plus depuis longtemps, mais subsistent les remparts, la tour dite Saint-Louis et surtout la tour de l'Aubespain dont les quarante mètres dominant la vallée de la Brenne et où le grand homme a fait installer sa bibliothèque avec, sur la terrasse supérieure, son cabinet de travail. C'est sur les marches de cette tour que Rousseau, pénétré d'admiration, se serait penché pour déposer un baiser respectueux. C'est à cet endroit aussi que Buffon reçoit ses hôtes et qu'il passe l'essentiel de ses journées, installé dès cinq heures du matin à sa table d'étude, à peine distrait par les brefs intermèdes des repas et de la toilette, de la sieste et de la promenade dans le parc formé de jardins à la française, à l'anglaise et à l'italienne.

Si je commence par ces descriptions, c'est que Buffon est d'abord identifiable à un lieu, Montbard, petite ville du nord de la Bourgogne, peuplée alors d'à peine quinze cents habitants et à laquelle il est resté fidèle toute sa vie. C'est là qu'a été aménagé par ses soins l'hôtel particulier de style Louis XV où il a vécu et qui abrite aujourd'hui des services administratifs. En annexe, s'élève un bâtiment qu'on nomme « orangerie », devenu depuis peu un musée et qui fut appelé longtemps « anciennes écuries », le tout attestant l'aisance de la famille et son ancrage dans cette bourgade sans cachet particulier, moins séduisante que sa voisine Semur-en-Auxois. La disgrâce de Montbard s'est accentuée quand elle est devenue un site ouvrier avec l'installation des usines Vallourec ; elle s'est un peu atténuée depuis, avec l'ouverture d'une gare du TGV où s'arrêtent quelques trains en provenance de Lyon.

Retrouvons Buffon dans sa ville. Il est un homme d'ordre, de discipline, de rigueur ; il ne partage ni la roserie de Voltaire, ni la rêverie de Rousseau, ni le débraillé de Diderot. Sa célébrité, – et ce qu'il nomme sans excès d'humilité son « génie », – il le doit aux heures de labeur passées à lire et à observer. La revanche du tâcheron sur les surdoués est résumée par une phrase qui lui sert de devise : « Le génie n'est qu'une plus grande aptitude à la patience ». Sa solide constitution lui permet d'en imposer et ses manières un peu brusques le distinguent des beaux esprits : « Dans sa figure, dans son maintien, déclare le philosophe anglais David Hume, il répond plutôt à l'idée d'un maréchal de France qu'à celle d'un philosophe. »

Héroult de Séchelles est moins sévère dans son portrait du vieux naturaliste : « Je vis une belle figure, noble et calme. Malgré son âge de soixante-dix huit ans, on ne lui en donnerait que soixante. » Le buste idéalisé à l'antique, réalisé par Houdon, rend cette vigueur du campagnard enrichi devenu académicien. Peut-être la fraîcheur juvénile de l'Intendant est-elle due aussi à des pratiques moins avouables que dévoile l'indiscret visiteur : « À Montbard, après son travail, il faisait venir une petite fille, et couchait avec elle, car il les a toujours aimées [...] Il ne faisait venir que des petites filles, ne voulant pas avoir de femmes qui lui dépensassent son temps. » Curieux secret de jouvence qui n'a l'air de choquer personne et n'a pas altéré la gloire du grand homme.

Un peu plus tard, le vieillard encore vert se fait friser, poudrer, revêt son habit galonné d'or et ses manchettes de dentelle, déjeune de deux verres de Bourgogne et d'un morceau de pain, puis, pour se distraire de son ouvrage, « s'abandonne, nous dit encore Héroult de Séchelles, à toutes les gaités, à toutes les folies qui lui passent par la tête. Son grand plaisir est de dire des polissonneries, d'autant plus plaisantes qu'il reste toujours dans le calme de son caractère » et celles-ci sont, ajoute-t-il « souvent si fortes que les femmes sont obligées de déserrer. » Un homme de qualité et de mérite comme lui peut se livrer à ces récréations épiques, sa réputation n'en sera pas ternie, ni sa gloire, comme peut le constater encore le député parisien qui, l'interrogeant sur les génies du siècle, s'entend répondre avec aplomb : « Il n'y en a guère que cinq : Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et moi. » On est en droit de penser que « moi » en fin de série n'obéit pas à un principe de modestie mais signale plutôt une hiérarchie.

La vanité, qu'il cultive sans état d'âme, si l'on en croit un autre voyageur, un certain Target qui disait « Voilà un homme qui a beaucoup de vanité au service de son orgueil », la vanité, chez Buffon, est justifiée par la réussite, autant professionnelle que matérielle. Sa fortune s'élève à quatre-vingt mille livres de rentes annuelles (environ quatre cent mille euros), sans compter le produit de la vente de ses livres. Les terres léguées par son père et agrandies par ses acquisitions s'étendent sur des milliers d'arpents. Il est vicomte de Tonnerre et de Quincy, il possède deux cents hectares de bois, des prés, des vignes, des terres labourables, des moulins, un four banal. Il y aura surtout les forges, remises en état à partir de 1767, situées à Buffon, petit bourg distant d'une lieue et dont il prendra le nom, dans lesquelles il fait travailler plusieurs centaines d'ouvriers pour un résultat rentable – sauf quand un directeur indélicat, comme cela se produisit, part avec la caisse, occasionnant une perte de cent vingt mille livres (plus de six cent mille euros). Le savant n'a jamais hésité à mettre ses compétences scientifiques au service de ses affaires, comme le prouvent encore l'entreprise de sylviculture et l'exploitation de carrières de marbre.

Montbard sera toujours son refuge, un lieu de ressourcement où le naturaliste passe six à huit mois de l'année. Ne venant à Paris, disaient les mauvaises langues, que pour toucher ses pensions et dérober les idées de ses confrères. Dans cette petite ville tranquille, le notable aime à vérifier sa gloire, à évaluer sa richesse de parvenu. Il passe pour être cupide comme l'atteste cette remarque du docteur Mandonnet, membre du conseil de ville, qui s'écriera : « Buffon est un homme terrible, son avidité est si grande que, s'il pouvait atteindre le Père Éternel, il lui prendrait son chapeau et son manteau. » C'est à ce prix qu'on arrondit un patrimoine.

À soixante-dix huit ans, quand Héroult de Séchelles le rencontre dans son fief de Montbard, Buffon est un homme arrivé, universellement célèbre, fêté par les rois, tels Louis XV qui lui réclame des chevreuils de Montbard et lui offrira sa

statue par Pajou, ou Louis XVI qui le consulte sur tout, ou l'impératrice de Russie, la Grande Catherine, qui, dans une lettre à lui adressée, le juge supérieur à Newton. Le grand homme, à qui il reste trois ans à vivre, peut être fier du chemin parcouru – qu'il mesure en jetant un regard en arrière.

2. Un homme

Ce que nous faisons avec lui. Rappelons pour commencer que Buffon ne s'appelle pas Buffon et qu'avant d'être comte il est simple bourgeois. Son état civil, tel qu'on le lit sur les registres de sa ville, rappelle qu'il se nomme Georges-Louis Leclerc, qu'il est né le 7 septembre 1707 à Montbard, fils de Benjamin-François Leclerc, agent de la gabelle, étant autorisé à prélever l'impôt sur le sel. Le petit percepteur bourguignon va gravir les échelons grâce au mariage, puisque la dot de son épouse lui permet d'acheter une charge de conseiller au parlement de Bourgogne ainsi que la terre noble de Buffon, à cinq kilomètres de Montbard, dont son fils, le naturaliste, portera le nom à partir de sa vingt-cinquième année.

La famille s'installe à Dijon, dans l'hôtel Quentin, qui existe toujours, et le futur Buffon fait ses études – pas très brillantes à ce que nous savons – au collège tenu par les Jésuites. À seize ans, il commence une licence de droit qu'il achève trois ans plus tard et se lie avec des fils de famille dont en particulier Charles de Brosses, le futur « Président », qui nous laissera un mémorable *Voyage en Italie* et qui restera son ami. Sans qu'on sache pourquoi, le jeune homme se détourne de la carrière de magistrat pour s'intéresser aux mathématiques, à la médecine, puis à la botanique qu'il va étudier à Angers. Dans cette ville il est amené à se battre en duel pour les beaux yeux d'une jeune fille, dit-on, et tue son adversaire. Réfugié à Nantes, d'abord, il entreprend ensuite un voyage dans le Midi de la France, puis en Suisse et en Italie en compagnie d'un jeune lord anglais, le très riche duc de Klingston, et, surtout, du précepteur de celui-ci, l'allemand Hickmann qui l'initie aux sciences.

En 1731, M^{me} Leclerc meurt ; Georges-Louis, craignant la spoliation, revendique, contre son père qui se remarie l'année suivante avec une jeune cousine de vingt-cinq ans, sa fortune maternelle qu'il commence à faire fructifier et qui lui permet de s'installer à Paris. Il va commencer à fréquenter les Salons, il rédige des mémoires scientifiques qui le font connaître et parvient, à la fin de l'année 1733, à se faire nommer adjoint à l'Académie des sciences dans la section mécanique. Il sait se ménager l'appui de personnages importants, dont le jeune ministre de la Marine Maurepas, qui l'aidera dans sa carrière. Je passe sur les intrigues et d'autres travaux comme des traductions savantes ou une recherche sur le calcul des probabilités, une autre sur le bois, question qui l'intéresse parce qu'elle va devenir, grâce à la fourniture de chênes pour la construction des navires, très lucrative. Je mentionne à peine un voyage d'étude en Angleterre pour arriver au grand événement de sa vie, qui résulte d'un coup de chance, un de plus pour un enfant né coiffé.

En juillet 1739, l'intendant du jardin du Roi, le physicien Charles-François Du Fay, tombe gravement malade. Maupertuis, l'ami de Voltaire, membre de l'Académie des sciences depuis dix ans, introducteur en France des idées de Newton, paraît tout désigné pour lui succéder mais Buffon, plus habile et plus prompt, fait agir ses relations et obtient du mourant d'être choisi comme son successeur. Il ne restera qu'à se faire nommer officiellement par Maurepas, ce qui est une formalité, et voilà notre Bourguignon de trente-deux ans lancé dans l'aventure naturaliste. Pendant près d'un demi-siècle il va se consacrer à la direction de cet établissement qui réunit des collections très riches en matière botanique, zoologique, minéralogique. À peine est-il installé dans ses fonctions qu'il se voit chargé par Maurepas d'entreprendre une *Description du cabinet du roi*, sorte d'inventaire descriptif et de catalogue des collections. Buffon s'y attelle, transforme et élargit le projet qui, au bout de dix ans, deviendra l'*Histoire naturelle générale et particulière* dont les trois premiers volumes paraissent en 1749. Deux ans avant le premier tome de l'*Encyclopédie*.

Douze autres volumes suivront jusqu'en 1767, puis d'autres titres vont compléter cette somme encyclopédique : *L'Histoire des oiseaux* (1770-1783) en neuf volumes, *Le Supplément* (1774-1789) en sept volumes, *L'Histoire des minéraux* (1783-1788) en cinq volumes. Dans ses travaux, l'Intendant est aidé par des adjoints très compétents comme le Montbardois Daubenton ou Guéneau de Montbéliard originaire de Semur, ainsi que le dévoué abbé Bexon. On ne parle pas encore de Lacépède, qui sera pourtant le continuateur de l'œuvre. Le maître peut compter aussi sur l'aide de nombreux collaborateurs plus ou moins anonymes, et en tout cas bénévoles, ceux qu'on appelle ses « correspondants », qui lui fournissent des fiches qu'il intègre dans ses ouvrages, ainsi que l'explique Hérault de Séchelles : « Monsieur de Buffon s'est toujours fait aider ; on lui fournissait des observations, des expériences, des mémoires, et il combinait tout cela avec la puissance de son génie. » Et le visiteur de Montbard ajoute ce conseil que je livre à la réflexion de tous les chercheurs ici présents : « Buffon a raison : il y a mille choses qu'il faut laisser faire à des manœuvres, autrement on serait écrasé, et on n'arriverait jamais à son but. » Le mot « nègre » n'était pas encore en usage dans cette acception.

Et la vie personnelle dans tout ça ? Elle rejoint la réussite professionnelle. Ainsi de l'élection, sans avoir – cas unique – fait acte de candidature, à l'Académie française en 1753. Le fameux *Traité sur le style* n'est autre que le discours prononcé par Buffon pour sa réception sous la Coupole. Malgré les honneurs, le brillant intendant n'oublie pas sa bonne ville de Montbard où il se rend régulièrement pour de longs séjours. C'est dans ses terres qu'il choisira, tardivement, celle qui deviendra son épouse, une jeunesse de dix-neuf ans, alors qu'il en a quarante-cinq, qui ne lui apporte aucune dot – il n'en a que faire car sa fortune est solide – mais un surcroît de respectabilité, puisque Marie-Françoise de Saint-Belin-Malain est issue d'une famille de bonne noblesse. Elle est, de surcroît, sage et vertueuse puisqu'elle a été élevée au couvent des Ursulines de Montbard dont la supérieure n'est autre que la propre sœur de Buffon. Dans son éloge du naturaliste, Condorcet parlera en ces termes de Marie-Françoise : « L'enthousiasme pour le talent fit disparaître aux yeux de Madame de Buffon l'inégalité d'âge, et il eut le bonheur d'inspirer une passion tendre, constante, sans distraction comme sans nuage ; jamais une admiration plus profonde ne s'unit à une tendresse plus vraie [...] Chaque nouvel ouvrage de son mari, chaque nouvelle palme ajoutée à sa gloire étaient pour elle une source de jouissance. »

Le génie de l'académicien imposait sans doute à la jeune épouse de taire sa jalousie, notamment au sujet des petites paysannes, ou de la nommée Marie Blesseau qui deviendra la gouvernante dévouée du savant après avoir été une maîtresse discrète. En mai 1769, M^{me} de Buffon, de santé fragile, succombe aux suites d'un accident de cheval, laissant toutefois à son mari un héritier, Georges-Louis-Marie, qu'on surnommait « Buffonet » – tout un programme ! – venu au

monde en 1764.

En 1774, cinq ans après son veuvage, Buffon se lie avec Suzanne Necker, l'épouse du ministre de Louis XVI et la mère de la future Germaine de Staël. Le vieux naturaliste semble fougueusement épris, si l'on en croit les apostrophes de sa correspondance : « Mon adorable amie » ou « Mon ange de lumière ». La jeune et jolie vaudoise, de trente-deux ans sa cadette, se montre plus prudente et n'accordera probablement rien, sauf quelques conversations privées dans son hôtel de la rue de Cléry.

Les dernières années sont assombries par des crises de plus en plus violentes de gravelle, maladie dont le naturaliste souffre depuis trente ans. Il continue toutefois à écrire et à travailler, faisant paraître *Les Époques de la Nature*, procédant aussi à de vastes agrandissements du jardin du Roi. Il veille surtout sur son fils, qui aurait dû lui succéder à la tête de l'établissement, mais qui, conscient de ses limites, retirera sagement sa candidature. C'est ce fils soumis et dépensier qui fera ériger à la gloire du naturaliste philosophe un monument que l'on voit toujours dans les jardins de Montbard. Après une carrière militaire avortée, il épousera une jeune et jolie aristocrate de seize ans qui deviendra la maîtresse de Philippe d'Orléans, le futur Philippe-Égalité et, calomnieusement dénoncé, il finira sur l'échafaud où, avant de mourir, il aurait lancé à la foule un cri digne de l'orgueil de son père : « Citoyens, je m'appelle Buffon ! »

Le grand homme, lui, a rendu le dernier soupir le 15 avril 1788 à Paris. À son chevet sont présentes Marie Blesseau, sa fidèle gouvernante, et Suzanne Necker, son « ange de lumière ». Bien que fâché avec les choses de la religion, il réclame les sacrements et meurt pieusement. Vingt mille Parisiens suivront son enterrement avant que le corps ne soit transporté à Montbard, où il repose toujours, dans la petite chapelle voisine de la fameuse tour.

3. Une époque

Reste à examiner par quels côtés Buffon peut être considéré comme un homme des Lumières, ainsi que l'annonçait mon titre. J'avancerai trois raisons : l'implication mondaine, le sens des affaires et l'ambition encyclopédique.

Au XVIII^e siècle, il est impensable d'espérer conquérir la gloire ou même la réputation sans consentir un passage par ces lieux obligés de l'impertinence et du goût que sont les salons. Buffon, provincial rugueux, plus enclin à fréquenter les sentiers boueux de ses forêts qu'à minauder dans les boudoirs, a vite compris, dès son arrivée à Paris, que sa promotion personnelle méritait quelques concessions à la vie mondaine. Les salons constituent la revanche des femmes puisqu'il leur appartient, quasi exclusivement, de régenter ces espaces de liberté et de galanterie : la duchesse du Maine, M^{mes} de Lambert, du Tencin, de Geoffrin, M^{lle} de Lespinasse ouvrent leurs portes aux grands esprits du temps. Chez M^{me} d'Épinay, où il a ses entrées, Buffon rencontrera Diderot et les encyclopédistes. Plus tard, il sera invité à la table de sa dame de cœur, Suzanne Necker, où il retrouve Diderot, d'Alembert, Bernardin de Saint-Pierre, Marmontel, Grimm, l'abbé Raynal. Ces vendredis sont célèbres sauf, qu'en ce jour maigre, on y mange mal.

Même à Montbard, Buffon sait utiliser les ressources de la mondanité comme le montre la relation qu'il entretient avec M^{me} du Châtelet, installée à Cirey, de l'autre côté du plateau de Langres. C'est là que le naturaliste rencontrera pour la première fois Voltaire en 1737, à l'occasion d'une visite aussi courtoise que savante, puisque la maîtresse des lieux est en train de traduire les *Principia* de Newton et qu'elle sollicite les avis de son voisin de Montbard dont elle connaît la foi newtonnienne. Avec une modestie peu coutumière, Voltaire rendra compte de ces conversations : « Je suis l'enfant perdu d'un parti dont Monsieur de Buffon est le chef, et je suis assez comme ces soldats qui se battent de bon cœur sans trop entendre les intérêts de leur prince. » Ce qui n'empêchera pas le futur auteur de *Candide* de publier peu après un essai sur le savant anglais.

Une deuxième façon de réintégrer Buffon dans son époque, un peu moins futile mais tout aussi extérieure à ses talents scientifiques, c'est son aptitude à concilier les exigences de l'esprit et les nécessités des affaires. Le XVIII^e siècle, avant même d'avoir imaginé l'écroulement de l'Ancien Régime et la fin des privilèges aristocratiques, a favorisé l'ascension puis l'avènement de la classe bourgeoise qui va désormais devenir dominante. À peine le roi Louis XIV est-il mort que le pays, qui s'abandonne enfin aux délices de la licence, découvre en même temps les agréments de la prospérité. Le commerce, dont Montesquieu et Voltaire vantent gravement les mérites, se développe, de même que l'industrie, qui en découle, et, à un degré moindre, l'agriculture. Les grands esprits du temps – Rousseau excepté – se réjouissent de cette ère de luxe et de jouissance et n'hésitent pas à chercher à en tirer les bénéfices. Marivaux investit, de manière imprudente il est vrai, dans la banque de Law ; Montesquieu fait planter des vignes en Guyenne, fait fructifier sa propriété de La Brède et s'intéresse au commerce triangulaire ; Voltaire, fils de notaire, est propriétaire foncier, producteur de céréales, négociant et spéculateur ; il possède aussi des parts dans la Compagnie des Indes.

Bref les « intellectuels », qui souvent œuvrent courageusement pour l'amélioration des conditions de vie du peuple, ne répugnent pas eux-mêmes à profiter des fruits de la croissance. Les thèses physiocratiques s'appuieront sur ce mouvement qu'elles conjugueront aux appels de liberté pour faire entrer la France dans l'ère moderne de l'économie triomphante. En préservant les intérêts individuels, en encourageant l'initiative privée, les théoriciens comme les philosophes ont contribué à favoriser les progrès collectifs et à faire reculer la misère.

Intuitivement, Buffon, ancien bourgeois élevé, par la faveur du roi, au rang de comte, a perçu ce mouvement, l'accompagne et sait parfaitement en tirer parti. Son confesseur, l'abbé rabelaisien que l'on nomme « père Ignace », disait de lui qu'il « aimait l'argent parce qu'il en connaissait le prix et savait bien l'employer ». Qualité dont il lui arrivait d'abuser au point d'indisposer ses concitoyens de Montbard, choqués qu'il fit poursuivre et condamner un voisin dont les vaches venaient sans permission brouter sur ses terres. Ces peu glorieuses mesquineries cachent en fait un redoutable sens des affaires : quand il achète pour rien des terres qu'il revend au prix fort à l'État, quand il devient le fournisseur officiel du roi en matière de bois de chêne destinés à construire des bateaux alimenté par ses plantations judicieusement exploitées ; quand il investit un capital de trois cent mille livres (environ un million et demi d'euros) dans l'entreprise des forges, moins pour espérer percer les secrets de la métallurgie, comme il en allègue le prétexte, que pour tirer un rapport qu'il établit au « denier vingt », soit cinq pour cent au minimum.

Ces spéculations foncières ou immobilières illustrent, d'une façon pas réellement désintéressée, la religion du progrès

qui caractérise le siècle des Lumières. Ce qui me conduit à évoquer, pour conclure, la figure du philosophe. Buffon, d'abord, mérite-t-il cette étiquette ? Pour répondre, je juge utile de rappeler certaines phrases que je tire de l'article « Philosophie » de l'*Encyclopédie* rédigé par Dumarsais : « L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse, qui rapporte tout à ses véritables perspectives. » Et plus loin : « La vérité n'est pas pour le philosophe une maîtresse qui corrompt son imagination, et qu'il croit trouver partout [...] ; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, et pour vraisemblance ce qui n'est que vraisemblance. » De là cette conclusion : « Le vrai philosophe est donc un honnête homme qui agit en tout par raison et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociales. » Hormis le dernier point sur lequel on formulerait quelques réserves, Buffon vérifie assez bien ce portrait, notamment sur les chapitres de la réflexion et de la raison.

Il rejoint de cette façon le message essentiel des Lumières qui repose sur l'émancipation de la pensée, si l'on en croit Kant, dans un texte célèbre de 1784 – quatre ans avant la mort de Buffon : « Qu'est-ce que les Lumières ? La sortie de l'homme de sa Minorité, dont il est lui-même responsable. Minorité, c'est-à-dire incapacité de se servir de son entendement sans la direction d'autrui, minorité dont il est lui-même responsable, puisque la cause réside non dans un défaut de l'entendement, mais dans un manque de décision et de courage de s'en servir sans la direction d'autrui. *Sapere aude !* Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des lumières. »

L'époque des Lumières est celle de la croyance au savoir universel. Reprenant à leur compte les idéaux humanistes de la Renaissance, les philosophes souhaitent comprendre et expliquer l'Univers grâce à un travail minutieux d'observation et d'analyse. Dans un siècle où la répartition des savoirs n'est pas aussi cloisonnée qu'aujourd'hui – la philosophie est proche des mathématiques, elle-même peu éloignée de la médecine, de l'histoire naturelle ou de l'économie politique, – l'homme de pensée rêve d'embrasser les champs multiples de la connaissance. Cette volonté ambitieuse se cristallise dans la monumentale entreprise qui commence à paraître en 1751, l'*Encyclopédie*, dirigée par Diderot, et dont le sous-titre signale l'objectif élevé : *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. La célébrité de ce monumental ouvrage ne doit pas nous faire oublier qu'il a été précédé, chronologiquement au moins, par une autre somme qui lui fait concurrence, l'*Histoire universelle* de Buffon, initialement prévue en quinze volumes et qui en comptera trente-six. Cette rivalité explique peut-être que Buffon, malgré sa promesse, ait négligé de remettre à Diderot l'article « Nature » qui, publié ailleurs, eût sans doute fait de l'ombre à son propre ouvrage.

Nous touchons là à l'une des limites de notre personnage. Bien qu'ayant fréquenté tous les grands esprits de son temps, bien qu'ayant fait siennes la plupart des règles de la pensée philosophique – promotion de la raison, recours à l'expérience, recherche de la vérité, refus de la théologie, soin de l'expression écrite – Buffon n'a jamais participé aux luttes de son siècle. On chercherait en vain chez lui des prises de position progressistes en matière de politique, de morale ou de métaphysique. Le hobereau respecté et riche n'avait aucune raison sérieuse d'appeler de ses vœux un bouleversement social qui eût desservi ses intérêts. La chance lui a encore souri sur ce point puisque, s'il a connu une belle longévité s'éteignant dans sa quatre-vingt unième année, à peine moins que Voltaire, il a échappé, à un an près, au cataclysme de 1789, cette Révolution dont il avait, quelques temps plus tôt, pressenti les désordres : « Je vois venir un grand mouvement et personne pour le diriger ».

Ses intuitions heureuses, sa vocation encyclopédique, sa foi en l'homme et son écriture impeccable suffisent-elles à faire oublier chez Buffon certaines défaillances scientifiques ou certaines inélegances de tempérament ? Je vous en laisse juges ; mais, pour infléchir votre décision, je donnerai la parole à l'un des meilleurs connaisseurs du naturaliste, Jacques Roger récemment disparu, qui écrivait : « Il a jeté les bases d'un nouvel humanisme et il est peut-être allé plus loin en ce sens qu'aucun de ses contemporains, plus loin que Voltaire, qui ne parvint jamais à sortir d'une vision pascalienne de la condition humaine, ni du théocentrisme de Newton, plus loin que Rousseau, qui ne vit jamais ce que l'homme pouvait atteindre de la sorte, plus loin que Diderot, qui resta, malgré ses efforts, prisonnier du vieux matérialisme épicurien. » Reconnaissons donc les mérites du grand homme, mais rien ne nous oblige, malgré ce jugement flatteur, à faire de Buffon le plus important des penseurs des Lumières.

Yves STALLONI

Chronologie

7 septembre 1707 : naissance, à Montbard (21), de Georges-Louis Leclerc.

1717 : la famille achète la terre de Buffon.

1723-26 : études de droit à Dijon.

1726-1730 : études de mathématiques et de médecine à Angers.

1730-1732 : voyages en France et en Europe.

1731 : mort de sa mère ; héritage.

1738 : voyage en Angleterre.

1739 : il est nommé intendant du jardin du Roi.

1749-1769 : *Histoire naturelle* (quinze volumes).

1753 : élection à l'Académie française. *Traité sur le style*. Mariage avec Marie-Françoise de Saint-Belin-Malain.

1764 : naissance du seul fils de Buffon, Georges-Louis-Marie, dit « Buffonet ».

1770-1783 : *Histoire des oiseaux* (neuf volumes).

1774 : début de la tendre amitié pour M^{me} Necker.

1778 : *Les Époques de la Nature*.

1783-1788 : *Histoire des animaux* (cinq volumes).

15 avril 1788 : mort à Paris ; inhumation à Montbard.